

Effets de scène(s)

Autor(en): **Gallaz, Christophe**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Films : revue suisse de cinéma**

Band (Jahr): - **(2002)**

Heft 4

PDF erstellt am: **17.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-931191>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



Effets de scène(s)

Par Christophe Gallaz

«8 femmes», de François Ozon. Ce film raconte une histoire, bien sûr. Et cette histoire tourne autour d'un crime. Mais l'intéressant n'est pas seulement là. L'intéressant, c'est le casting auquel le réalisateur a procédé. C'est le fait qu'Ozon ait rassemblé huit personnes du même sexe, provenant du même paysage culturel reconnu comme tel par le public (le cinéma de qualité français et néanmoins populaire), pour les faire jouer ensemble et les promouvoir ensemble. Et l'intéressant, bien sûr, c'est que cette recette-là se révèle extrêmement efficace sur le plan du commerce et de la publicité.

Hypothèse centrale: nous avons besoin de voir à l'écran des familles – ou des équipes, nommons-les comme on veut. Nous avons besoin de voir à l'écran des familles ou des équipes qui sachent «jouer», littéralement parlant, au sens où l'on dit d'une mécanique que «ça joue», que «ça fonctionne», que «c'est en état de marche». Nous avons besoin de voir des familles ou des équipes que nous puissions reconnaître instantanément comme telles, de manière à voir circuler en leur sein des paroles, des gestes, de l'âge, du temps qui passe, des dynamiques de situation, des mûrissements, des détériorations, des destins.

Dans le film d'Ozon, les huit protagonistes assument sans doute leur mandat de comédiennes. Elles jouent du mieux qu'elles peuvent le rôle de fiction que le scénario leur assigne. Mais elles jouent aussi leur rôle réel,

si l'on peut dire, de femmes vedettes du cinéma français. Elles sont en représentation d'elles-mêmes au civil. Dans le cas de «8 femmes», le générique porte donc autant le film que le scénario. Il en résulte que le spectateur du film s'écrie mentalement, en découvrant Virginie Ledoyen sur l'écran: «Tiens, Virginie Ledoyen! Étonnant, comme elle pourrait être la fille de Catherine Deneuve! Ou la nièce de Fanny Ardant! Ou la petite sœur d'Isabelle Huppert! Ou la petite-fille de Danielle Darrieux, puisque Danielle Darrieux pourrait être la mère de Catherine Deneuve et de Fanny Ardant!»

«8 femmes» n'est pas le seul film de ce type aujourd'hui. Faire primer le générique sur le scénario, ou lui conférer une importance égale, devient une pratique habituelle. Hollywood la met en œuvre régulièrement, remplaçant alors simplement «l'effet femmes» d'Ozon par un «effet stars». Prenez «Ocean's Eleven», de Steven Soderbergh. Ce qui compte, dans ce cas, c'est un peu l'histoire qu'il raconte. Mais c'est surtout son casting, vanté comme l'une de ses caractéristiques principales. La grande qualité d'«Ocean's Eleven», c'est que George Clooney, Matt Damon, Andy Garcia, Brad Pitt et Julia Roberts s'y côtoient. Que ces comédiens soient bons comme comédiens n'importe pas vraiment. Il suffit qu'ils soient bons en leur qualité de vedette. Il faut qu'ils soient à la hauteur de ce que le public se figure que sont les stars au sein du microcosme cinématographique hollywoodien.

Ces circonstances sont instructives. Elles donnent à réfléchir sur l'avenir du cinéma. On peut songer que celui-ci filmara de moins en moins le monde, et se filmara lui-même de plus en plus. Qu'il se tournera de plus en plus vers lui-même. Qu'il se tournera lui-même. La réalité qui nous entoure et qui nous détermine, celle dans laquelle vous et moi vivons quotidiennement, le cinéma s'en fichera de plus en plus: d'une certaine manière, la notion de «peuple» a déjà disparu, dévorée par celle du «people».

On peut aussi songer que le syndrome Loft Story a désormais contaminé le septième art. De même que nous regardions l'été dernier vivre une poignée de Français moyens dans la «moyenneté» stupide de leurs journées, nous regarderons désormais vivre quelques poignées de célébrités françaises ou hollywoodiennes, non pas pour les jauger dans l'exercice de leur métier, mais pour les voir évoluer dans l'exercice de leur notoriété professionnelle.

Ainsi se prépare le règne du voyeurisme. Nous n'irons plus voir des films pour apprendre à regarder, mais pour épier des gens comme Virginie Ledoyen, Catherine Deneuve, Fanny Ardant, Isabelle Huppert, Matt Damon ou Brad Pitt. Le cinéma prend le relais de *Voici*, de *Gala*, de *Paris-Match*. Les prophéties de Guy Debord s'accomplissent décidément les unes après les autres – et la scène du spectacle est en passe de remplacer les lieux de la vie. ■

Les Libres chroniques n'engagent que leur auteur.